

Le présent et le passé dans la conjugaison basque primitive

Dans la note publiée aux p. 101-102 du dernier numéro de la *Revue*, M. A. Campion dit que la caractéristique de l'imparfait ou du passé, dans le verbe basque, est la terminaison un (en, IL). Cette affirmation, qui se rapporte à l'état actuel des choses, est absolument inexacte au point de vue de l'histoire et de l'évolution de la langue : en basque primitif, le passé ne se terminait point en *n*; celle finale est adventice et non organique. Le Pr. L. L. Bonaparte l'a dit le premier, mais l'argument de fait qu'il invoquait n'a aucune valeur et porte à faux. Certaines variétés, comme le haut navarrais meridional, n'ont pas en effet de *n* final, mais elles ont conservé la voyelle euphonique précédente — *nue* pour *nuen* — ce qui prouve qu'elles ont aussi eu le *n* et qu'elles sont tout au plus en état de métamorphose régressive comme diraient les naturalistes. C'est l'étude comparative, analytique, minutieuse, de tout le verbe basque qui démontre clairement la non primitivité du *n* final; je ne citerai pour le moment que les formes dérivées *ainu*, *albeitzinarrate*, *ezpaliz*, *baginaki*, *nezake*, p. ex., qui ramènent à des imparfaits *nu*, *zinarate*, *liz*, *ginaki*, *neza*; inventer à ce propos une «règle» disant que le *n* final se supprime dans les dérivés par préfixation, serait vraiment trop naïf : laissons cela aux empiriques et aux ignorants

Il est probable d'ailleurs que le sens primitif de l'imparfait était celui de passé défini.

Ce passé était d'ailleurs caractérisé par un *n*, par une nasalisation dentale, mais cette nasalisation s'opérait au commencement du radical verbal : c'est pour cela que *noha* fait *ninoha* (*nindohan*); *nago*, *nengo* (*nengoën*) ou *ninago* (*nindagon*); *zitut*, *zintut* (*zindudan*) etc. et qu'on a *ginen*, *zenekarren* etc. Mais ce *n* manque à beaucoup de formes impar-

faites, *zuan* et *zetabilan* p. ex. ; d'autre part, l'imparfait transitif offre de singulières anomalies : quand le régime direct est de troisième personne, l'expression prend la forme de l'intransitif : cf. *naiz*, *nintzen* et *nuen*, *nabien*; mais quand le régime est de première ou de seconde personne, on retrouve la forme du présent transitif : *nuzu* et *ninduzun*, *zitut* et *zintudun*. Pourquoi cela ? J'y pensais depuis longtemps, quand le hasard amena sous ma main une grammaire magyare et j'y vis, ce que j'avais un peu oublié, que le hongrois a deux transitifs, l'un déterminé «je le vois» *látom* et l'autre indéterminé «je vois» *látok*. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même en basque? L'indéterminé serait très probablement de la forme de l'indéfini. Le verbe transitif basque aurait donc eu primitivement quatre temps qui se seraient conjugués dans la forme suivante:

Présent	Passé
Indéterminé	
<i>naki</i> «je sais»	<i>ninaki</i> «je sus»
<i>kaki</i>	<i>kinaki</i>
<i>laki</i>	<i>linaki</i>
<i>gakite</i>	<i>ginakite</i>
<i>zakite</i>	<i>zinakite</i>
<i>lakite</i>	<i>linakite</i>
Déterminé	
<i>dakit</i> «je le sais»	<i>dinaki</i> «je le sus»
<i>dakik</i>	<i>dinakik</i>
<i>daki</i>	<i>dinaki</i>
<i>dakigu</i>	<i>dinakigu</i>
<i>dakizu</i>	<i>dinakizu</i>
<i>dakite</i>	<i>dinakite</i>

Dans la suite des temps et surtout sans doute après le développement de la conjugaison périphrastique, les formes 1, 2 et 4 se sont confondues et mélangées pour donner l'imparfait actuel, mixte de forme. Le basque n'offre-t-il pas d'autres exemples de graves altérations, p. ex. la confusion de «avoir» et «être» dont le double sens est attribué aujourd'hui à *izan*?

Je ferai remarquer à propos de la conjugaison périphrastique que les formes à régime indirect, jadis en *r*, sont en réalité; des causalifs : *eman daut* (*deraut*, *derot*, *draut*, *darot*) signifie proprement «il le fait avoir à moi donné».

Pour montrer comment se présente à mon esprit l'antique langage basque, j'ai écrit la petite fable suivante. Le morceau, bien entendu est purement conjectural, fort imparfait, fort défectueux, mais... Je n'ai pas osé donner les formes pleines des pronoms, car les verbes sont plus sujets à la décadence formelle que les noms :

Otso bar ride, indar-gabe linz. Gau bar-ez, gose-kar-ak oihan-kar-tik d-in-era-ilkhi; kiri-kar-rat l-enthor. Kar-an d-in-akhus zakhur bar lodi l-inz-en-kar. Otso-kar-ak zakhur-kar-i agur eman-ez, l-en-errak-ki-o : «mur-en yaun-kar, kola izaite-ko, zer dagi di-k? Ahal-bai-nintz kur beza-la!» Zakhur-kar-ak l-inhardets-ki-o: «lan guti d-agi-t, hainitz nan, baina ez niz nur-kor-en nagusi-kar».

Ce qui se traduirait mot à mot : Loup un maigre, force-sans était. Nuit une-par faim-la(act.) forêt-la-de le-fit-sortir; ville-la-vers. il vint. Cela-dans il-e-vit chien un gros qui-était. Loup-le-(act.) chien-le-g salut ayant-donné, il-lui-dit : moi-de seigneur-le, ainsi être-pour, quoi tu-peux le-faire? Puissé-je-être toi comme! «Chien-le-(act.) lui-répondit : Travail-peu je le-fais, beaucoup je-mange, mais non je-suis moi-même-de maître-le».

Au temps de Liçarrague et d'Oihenart, vers 1600, on aurait dit : *Otso bat mehe indargabe cen. Gau batez goseak oihanetik ilkhi araz cezan; hirirat ethor cedin. Han ikhus cezan çakhur bat lodi cena. Otsoak çakhurrari agur emanez erran cieçon : Neure yauna, hola içateco cer daidik? Albainintz hi beçala! Çakhurrac ihardets cieçon : lan guti eguiten dut, hainitz yaten dut, bainan ez nais neurorren nabussi.*

Que celui qui est sans péché me jette la première pierre!

JULIEN VINSON.

